

Pour une historisation des traductions : L'herméneutique critique de Jean Bollack

Irena KRISTEVA

Sofijski universitet

krustevagr@uni-sofia.bg

ORCID: 0000-0002-4513-5414

Resumen

El artículo intenta presentar los desafíos de la hermenéutica crítica de Jean Bollack. Este método de traducción recomienda que, para ser eficaz, el examen filológico que busca cerrar la distancia entre la obra y su traducción debe ser reforzado por una interpretación crítica. Al no separar el trabajo de traducción del trabajo de interpretación, la lectura del texto fuente requiere su historización radical que, sin ignorar el momento de su creación, tiene como objetivo conocer sus representaciones ulteriores. En resumen, la historización del significado del texto se convierte en la condición de su interpretación. Situada en la doble tradición del autor y del traductor, la hermenéutica crítica confronta sus horizontes de expectativa en la búsqueda del significado del original. Históricamente determinada, ofrece una aproximación crítica al texto para traducir, que toma en consideración su recepción en varios momentos y el «conflicto de interpretaciones» causado por sus lecturas.

Palabras clave: Bollack, Hermenéutica crítica, Historización, Interpretación, Traducción.

Résumé

L'article tente de présenter les enjeux de l'herméneutique critique de Jean Bollack. Cette méthode de traduction préconise que, pour être efficace, l'examen philologique qui cherche à combler la distance entre l'œuvre et sa traduction, doit être renforcé par une interprétation critique. Ne séparant pas le travail de traduction du travail d'interprétation, la lecture du texte-source demande son historisation radicale qui, sans ignorer le moment de sa création, vise à connaître ses représentations ultérieures. Bref, l'historisation du sens du texte devient la condition de son interprétation. Placée dans la double tradition de l'auteur et du traducteur, l'herméneutique critique confronte leurs horizons d'attente dans la recherche du sens de l'original. Historiquement déterminée, elle propose une approche critique du texte à traduire, qui prend en considération sa réception à diverses époques et le « conflit des interprétations » suscité par ses lectures.

Mots-clés : Bollack, Herméneutique critique, Historisation, Interprétation, Traduction.

* Artículo recibido el 5/05/2020, aceptado el 15/09/2020.

Abstract

The article attempts to present the challenges of Jean Bollack's critical hermeneutics. This method of translation recommends that, to be effective, the philological examination which aims to bridge the gap between the work and its translation, must be strengthened by a critical interpretation. Not separating the work of translation from the work of interpretation, the reading of the source text requires its historization. A radical historization aims to know its subsequent representations without ignoring the moment of its creation. In short, the historization of textual meaning becomes the condition of its interpretation. Placed in the double tradition of the author and the translator, critical hermeneutics confronts their horizons of expectation in the search for the meaning of the original. Historically determined, it offers a critical approach to the source text, which takes into consideration its reception at various times and the «conflict of interpretations» caused by its readings.

Key words: Bollack, Critical Hermeneutics, Historization, Interpretation, Translation.

1. Introduction

La méthode interprétative conçue par Jean Bollack est connue sous le nom d'herméneutique critique. Les idées du fondateur du Centre de recherches philologiques, créé à Lille en 1967, sur les problèmes soulevés par l'interprétation des œuvres antiques émergent de sa propre pratique traductive. Avec Mayotte Bollack et une équipe de collaborateurs, parmi lesquels se distinguent André Laks, Heinz Wismann, Philippe Rousseau et Pierre Judet de la Combe, il traduit Parménide et Héraclite, et les grands tragiques Euripide et Sophocle. La relecture qu'il en propose repose sur un travail philologique minutieux et ponctuel, complété d'une appréciation philosophique. L'herméneutique critique articule donc ensemble l'acte philologique (l'établissement des textes classiques par la comparaison de leurs versions conservées) et l'acte herméneutique (l'interprétation de ces textes). Elle interroge le sens de l'original et son expression : Que dit le texte-source ? Comment le dit-il ? À quoi se réfère-t-il ?

L'herméneutique critique s'applique à déchiffrer correctement les signes, les locutions et les formes textuels. Elle rend possible l'identification du sens primaire de l'original grâce à ses lectures ultérieures qui contribuent à en dégager les singularités et les différences par rapport à la traduction en cours. Placée dans la double tradition de l'auteur et du traducteur, cette démarche archéologique poursuit la quête du sens originaire, en le débarrassant des significations qui s'y sont superposées dans le temps. Historiquement déterminée, elle adopte une approche critique qui tient compte de la réception de l'œuvre au fil des siècles et du conflit de ses interprétations (Ricœur, 1969). Interdisciplinaire, elle renforce l'étude philologique qui s'en tient à l'analyse linguistique rigoureuse du texte par une interprétation critique qui présuppose la réflexion et la reconnaissance de ses références.

2. L'historisation radicale du sens

« Le philologue herméneute déchiffre une interprétation déposée dans une lecture, avant de pouvoir interpréter à son tour, en un deuxième temps, et d'en évaluer la portée » (Bollack, 2000 : 21). Ainsi, la compréhension du texte-source exige, d'abord, sa lecture ; ensuite, l'examen de toutes les lectures dont ce texte a été objet ; et enfin, la prise en considération des traditions interprétatives de l'auteur et du traducteur. Dans la confrontation inévitable de son horizon d'attente avec celui de l'auteur, le traducteur doit prendre garde à ce que ses propres attentes n'influencent pas excessivement sa compréhension de l'original et ne l'engagent pas dans une mauvaise direction, tout en cherchant à saisir l'horizon du texte et les possibilités de son interprétation adéquate. Pour objectiver sa lecture, il doit la comparer à celles effectuées par des lecteurs compétents appartenant à d'autres cultures et à d'autres époques.

La nécessité d'une historisation radicale du sens est justifiée à partir de la prémisse que le cercle herméneutique permet de découvrir le sens *dans la durée* : « Une lecture quelle qu'elle soit ne se précise pas dans un vide de lectures » (Bollack, 1997 : 94). Le traducteur avisé parvient à inscrire sa lecture dans l'histoire culturelle des lectures de l'original. En effet, celles-ci vont l'aider à émettre des hypothèses moins subjectives sur le sens originaire, l'empêcher de s'enfermer dans son interprétation limitée, lui éviter de subordonner la traduction à son expérience et à sa tradition qui peuvent voiler le sens premier du texte par une exégèse tenue pour acquise. Du reste, le traducteur moderne d'Homère ou d'Aristote est mieux placé pour accéder à leurs œuvres, aussi bien par rapport à leurs contemporains que par rapport à Sénèque ou à Dante, parce qu'il peut intégrer à sa lecture, et par là à la compréhension du sens, tout le savoir critique amoncelé depuis l'Antiquité. Somme toute, les lectures médiévales, de la Renaissance, des Lumières, etc. contribuent à mieux appréhender les œuvres classiques.

La traduction d'*Œdipe roi* de Sophocle est un exemple éloquent de cette approche archéologique qui tend à tracer les étapes de l'appropriation du texte à traduire par une culture, en parallèle avec l'actualisation de la tradition à l'horizon du traducteur. Bollack souligne, dans son avant-propos, l'importance de ces éléments pour le travail de reconstitution du sens que requiert toute traduction d'un texte ancien :

La traduction restera toujours l'aboutissement ultime ; elle fait moins passer le texte d'une langue à l'autre, qu'elle ne « traduit », sans commentaire et sans discussion, le résultat brut de l'investigation scientifique. Elle ouvre les phrases, mais ce n'est pas son but ; elle explicite, en s'exprimant. La langue toujours en suit une autre : l'allemand s'inscrit dans de l'allemand, le français dans du français. Mais elle peut le faire avec une force nouvelle, si elle s'appuie sur la précision d'un

instant de l'élucidation, et si elle s'attache à ne rendre que le sens déjà trouvé ou retrouvé. Elle devrait passer de l'idée à l'acte avec une fidélité plus exacte que linguistiquement littérale. Toute traduction est marquée par l'état de la langue (Bollack, 1995 : 8).

Bien entendu, la traduction reflète l'air du temps, l'évolution de la langue, les normes de la communauté à laquelle elle est destinée. Or, sa dépendance des conventions stylistiques et de l'académisme révèle sa détermination historique. Adepte de la méthode philologique et historique d'Ulrich von Wilamowitz-Moellendorff et de la méthode matérielle et critique de Peter Szondi, Jean Bollack se dresse contre l'interprétation qui se sert d'artefacts pour remonter au sens de l'original : il la rejette avec l'argument que les textes sont des « constructions intellectuelles » autonomes, nourries d'« un regard critique sur la société de leur temps » (Bollack, 2000 : 37). L'accès immédiat à l'œuvre à traduire se révèle du coup essentiel pour sa compréhension et la réduction des mésinterprétations. L'helléniste français distingue deux formes d'*immédiateté* (Bollack, 2000 : 38-39) : *naturelle* qui dirige directement vers le texte sans se soucier de la façon dont il est abordé ; et *particulière* qui s'établit entre l'interprète et le texte à chaque lecture. En tant que condition de la compréhension, la première est indispensable pour interpréter des œuvres classiques. On recourt à la deuxième pour interpréter des œuvres contemporaines. Soumise à la subjectivité du traducteur, l'*immédiateté* particulière est polysémique : la perception change en fonction de la proximité du traducteur d'une théorie ou d'un mouvement littéraire ou philosophique. Elle reste assez équivoque, parce qu'elle ne dispose pas de critères de justification des choix critiques qui visent à diminuer les interprétations erronées. Le manque de distance la prive de la possibilité de rectification grâce aux interprétations accumulées au cours du temps.

Bollack soutient que la littéralité réside au fond de l'acte interprétatif :

Le sens littéral décide. Quand la lecture a pu finalement opter pour un texte, ce sens littéral n'est pas une « interprétation » de l'interprète. Le philologue est lié par l'interprétation qu'est le texte. Ce sens littéral n'est pas un terme quelconque, qui pourrait être déplacé comme un pion et mis en relation avec d'autres dans un jeu formel, pour la bonne raison que ce jeu, c'est l'auteur qui l'a déjà joué (Bollack, 1997 : 102).

Ainsi, le traducteur doit forcément passer par la lettre de l'œuvre : d'abord, au niveau lexical et syntaxique ; ensuite, au niveau de la structure poétique. Dans un premier temps, sa tâche consiste à rechercher le sens fixé par l'auteur : « Le sens de tout texte résulte d'un jeu savant avec les outils de la signification dont dispose un auteur. L'art seulement fixe parce que c'est toujours le "comment c'est dit" qui fait le sens » (Bollack, 2000 : 46). Cependant, ce sens n'est pas universel malgré l'insertion

du texte dans le contexte culturel et la tradition de son auteur. Dans un deuxième temps, après avoir pris conscience que le déploiement du sens dépasse l'intention de l'auteur et en l'historisant par les interprétations déposées par d'autres lectures, le traducteur pourra supprimer la distance qui le sépare de l'original.

Toutefois, les lectures critiques qui, d'une part, favorisent l'accès au sens du texte, de l'autre, peuvent l'obscurcir, le brouiller, le déformer. C'est pourquoi Bollack accorde une attention particulière à cet écueil. Primordiale pour la compréhension du sens, l'étude grammaticale est loin d'être suffisante. Et puisque la syntaxe prête souvent à l'émission de plus d'une hypothèse, pour approfondir la quête du sens et éliminer les mauvaises interprétations, il faut interroger la signification globale du texte. De même, la seule lecture philologique n'est pas suffisante en soi. Pour accéder au sens originaire, le traducteur doit effectuer plusieurs lectures dans des directions différentes, contradictoires ou complémentaires, de sorte qu'il puisse se rendre compte que la signification de l'œuvre est enrichie par le développement de son sens. Le savoir, tout comme la compréhension, est d'ailleurs historiquement déterminé :

Comprendre le contexte d'une citation, déceler les traces d'une traduction, séparer les lectures et différencier les points de vue, utiliser les résumés doxographiques où se condensent les épisodes, c'était déjà conduire à l'analyse systématique de la constitution des connaissances, poser les premiers jalons d'une historiographie intellectuelle (Bollack, 1997 : 14-15).

L'historisation du sens permet sa réactualisation par l'incorporation à sa lecture actuelle des lectures produites dans le temps. En supprimant l'écart entre le texte-source et le texte-cible, l'historisation épaulé le traducteur dans ses efforts de restitution du sens originaire d'une œuvre, qui s'est effacé au fil des siècles, pour le révéler à ses lecteurs. A cette fin, le traducteur doit poursuivre parallèlement l'observation de sa propre pratique et la critique des traductions antérieures. La confrontation des lectures d'un texte se fait donc accompagner d'un regard herméneutique.

Accrochée à l'analyse textuelle, l'approche herméneutique ne coïncide pas pour autant avec la critique littéraire. Alors que le philologue cherche le sens originaire de l'œuvre afin de le transmettre de la façon la plus appropriée, le critique littéraire, qui sous-estime l'immédiateté pour potentialiser l'implicité, met en valeur ce qui est contenu entre les lignes. L'attitude critique vis-à-vis du texte ne signifie pas non plus qu'il faut subordonner la philologie à la philosophie, mais purement et simplement qu'il faut la compléter par une réflexion. Pour être efficace, l'examen philologique qui cherche à combler la distance entre l'original et la traduction, doit être renforcé par une interprétation critique. Autrement dit, le philologue qui lit sans savoir doit s'unir au philosophe qui croit savoir sans avoir lu (Bollack, 2006 : 12). La traduction qui prend en considération les lectures contribuant à la compréhension de

l'œuvre et à l'élucidation de son sens s'impose comme une activité critique. Pour cette raison, la méthode interprétative mise en place par Bollack peut être définie comme *philologie critique*.

3. Les défis de l'herméneutique critique

L'herméneutique critique se distingue de l'herméneutique philosophique en cela qu'elle problématise la fusion des horizons du texte et de l'interprète. Rappelons que, dans *Vérité et méthode*, Hans-Georg Gadamer aborde cette question à deux reprises. La première, lorsqu'il entre dans le débat sur l'historicisme:

L'horizon du présent ne se forme donc absolument pas sans le passé. Il n'y a pas plus d'horizon du présent qui puisse exister à part qu'il n'y a d'horizons historiques que l'on devrait conquérir. La compréhension consiste au contraire dans le processus de fusion de ces horizons soi-disant indépendants l'un de l'autre (Gadamer, 1976 : 328).

La seconde, pour préciser que la fusion des horizons se produit dans le langage (Gadamer, 1976 : 401). Grâce à l'effort de compréhension, elle enlève la distance temporelle entre le texte et son interprète, ou au moins en minimise l'importance. Jean Bollack, pour sa part, la considère comme une entreprise très compliquée, conditionnée par la pluralité des horizons :

L'interprète saisit donc toujours un écart et la différence fixée dans le texte, qui interprète ce que d'ordinaire on dit. Il y a donc lieu de distinguer trois niveaux qui sans aucun doute interfèrent : il y a le dialogue déjà inscrit dans la formation originelle, puis celui, si l'on veut, que l'interprète entretient avec cette opération interne qu'il déchiffre (pour la comprendre), et enfin le dialogue que, plus près de Gadamer, il conduirait avec le résultat du déchiffrement, à savoir le contenu. La « fusion des horizons » dans l'acte de la lecture devient une affaire complexe ; ils sont nombreux (Bollack, 2000 : 90).

Toute œuvre est historiquement conditionnée par la culture dans laquelle elle s'insère, par son horizon et son écart par rapport à d'autres horizons. Pourtant, une fois écrite, elle s'autonomise, pour ainsi dire, des intentions de son auteur, et tout au long de sa vie indépendante elle peut être interprétée par de nombreuses traditions, distinctes de la sienne, qui influencent inmanquablement son interprétation. Cela signifie que l'acte de traduire réactualise le sens de l'œuvre par la confrontation avec les attentes et la rhétorique du traducteur, et avec sa tradition qui peut conditionner ses choix, voire voiler le sens premier de l'œuvre par une exégèse tenue pour acquise. Il est tout de même important de noter qu'en théorie, comme en pratique, le

traducteur peut rompre avec sa tradition, transgresser les pratiques interprétatives qu'elle favorise et proposer une relecture innovatrice du texte-source.

La traduction présume la collaboration entre les deux interlocuteurs que sont l'auteur et le traducteur. Or, l'« interlocuteur n'apporte pas seulement un savoir, il apporte une signification *a posteriori*, au moyen d'une classification progressive, d'un pas à l'autre, d'un acquiescement à l'autre » (Bollack, 2006 : 24). Fruit des recherches conjointes du texte-source et du traducteur, la décision traductionnelle dépend des compétences, des connaissances et des préférences du dernier. Le texte offre des significations ; le traducteur choisit. Conformiste, lorsqu'il correspond à la *doxa*, ou innovateur, lorsqu'il la contredit, son choix est toujours plus ou moins contingent.

Jean Bollack illustre ses idées par des exemples concrets. Parmi les diverses lectures du poème de Parménide « De la nature », il met en évidence celles de Platon, de Karl Reinhardt (1916), de Jaap Mansfeld (1964), de Martin Heidegger (1969), de Rémi Brague (1987), sans oublier la sienne (2006). Et ceci, en soulignant que les lectures successives non seulement facilitent la meilleure compréhension du poème, mais dans un certain sens l'« usent » : « De réévaluations en réévaluations, l'usage use les textes » (Bollack, 2006 : 12). Parmi les raisons possibles de la retraduction des œuvres anciennes se détache le besoin d'une interprétation qui vise à procurer aux lecteurs d'une autre époque un accès immédiat à leur sens :

Le texte impose une lecture neuve. Il apprend ce qui s'est dit dans l'histoire, à l'époque de Parménide, avant qu'il ne figure dans une histoire de la philosophie. L'histoire existe pour nous, mais elle existait aussi pour l'auteur. [...] Si la lecture critique tient un rôle essentiel, c'est d'abord que le poème s'est écrit d'une certaine façon, pour être lu de cette façon-là. L'écrit répond à une attente, et la suscite. Ce n'est pas seulement la communication d'un savoir, mais une initiation poétique [...] Mais la poésie ne retraduit aucune pensée ; c'est plutôt la pensée qui se dégage de la poésie (Bollack, 2006 : 14-15).

Le recours aux multiples lectures aide à la compréhension de l'œuvre classique qui demande constamment à être relue ; encourage de nouvelles interprétations jouissant d'une liberté consciente ; admet le renouvellement linguistique. C'est pourquoi, au lieu de se contenter d'une lecture superficielle, le traducteur doit creuser par dessous, à un niveau plus profond du texte. Cet objectif ne peut être atteint que par une étude philologique attentive assortie d'une réflexion critique ciblée afin de réduire les pertes inévitables liées à toute reconstitution. Par conséquent, l'articulation du texte-cible est basée sur un examen minutieux du texte-source et son découpage en des unités les plus petites possibles.

Un exemple à l'appui de ces observations est fourni par les deux versions françaises du fragment « De la contemplation » de Plotin : «ἐπεὶ καὶ ἄνθρωποι,

δταν ἀσθευήσωσιν εἰς τό θεωρεῖν, σκιάν θεωρίας καί λόγου τήν πράξιν ποιοῦνται...» (Plotin, sd, *Traité 30*, ΠΕΡΙ ΘΕΩΡΙΑΣ, III, 8, 31-35).

La traduction d'Emile Bréhier, fortement influencée par la tradition bergsonienne, est substantivante : «Voyez les hommes ; lorsque la contemplation *s'affaiblit chez eux*, ils *passent à l'action*, qui est une ombre de la contemplation et de la raison...» (Plotin, 1954 : 158). Les partis pris du traducteur renvoient sans doute à l'interprétation de Plotin par Bergson : « L'action, dit-il, est un affaiblissement de la contemplation » (Bergson, 1959 : 1163). La traduction d'Anne-Lise Darras-Worms (2008) est par contre dynamisante : «Voyez les hommes ; lorsque la contemplation *manque de force*, ils *font de l'action*, qui est une ombre de la contemplation et de la raison...». Respectueuse de l'original, cette version se rapproche en quelque sorte davantage du concept fondamental de Bergson, l'*élan vital*, parce qu'elle prend en considération aussi bien l'original que ses lectures consécutives, y compris celle de Bréhier.

L'herméneutique critique se distingue néanmoins de l'herméneutique littéraire par sa compréhension du rôle de l'horizon de représentation. L'herméneutique littéraire sollicite la participation active du lecteur dans l'interprétation du texte : c'est l'exégète qui fait son choix parmi les significations potentielles. Cette attitude, valorisée par Hans Robert Jauss dans son livre majeur, *Pour une esthétique de la réception*, assure l'historicité vitale de l'œuvre. Toute œuvre s'inscrit, dès sa création, dans un horizon d'attente, dont l'étude permet de suivre les changements historiques survenus dans la littérature et de mettre en rapport spécifique avec celle-ci le lecteur actuel ou antérieur. Mais, tandis que le lecteur antérieur est le prétexte de l'œuvre et de sa traduction, le lecteur actuel devient la raison des questions que l'œuvre suscite, et respectivement des insatisfactions que ses traductions précédentes provoquent, auxquelles on ne peut remédier que par une nouvelle traduction. On ne peut retourner à l'horizon d'attente originaire qu'en faisant confiance à l'horizon d'attente social, c'est-à-dire aux circonstances socio-historiques de la réception. Cela veut dire que la reconstitution historique de l'horizon d'attente n'est que sa constitution littéraire par l'herméneutique.

L'acte de lecture étant conditionné à la fois par l'horizon du texte et l'horizon du lecteur, la compréhension de l'œuvre à traduire suppose la fusion des deux horizons. La médiation des horizons est assurée par la compréhension et l'interprétation. Pour Jauss, qui entend la compréhension en clé dialogique tant dans sa genèse historique que dans son actualité, la compréhension signifie déjà traduction. La traduction conjugue la prise de conscience de la tradition et de la séquence des traductions antécédentes, et la mise à l'épreuve de l'expérience personnelle du traducteur qui réoriente sans cesse le questionnement. L'intervention du lecteur

[...] fait entrer l'œuvre dans la continuité mouvante de l'expérience littéraire, où l'horizon ne cesse de changer, où

s'opère en permanence le passage de la réception passive à la réception active, de la simple lecture à la compréhension critique, de la norme esthétique admise à son dépassement par une production nouvelle (Jauss, 1978 : 45).

Résultat de la convergence du texte et de sa réception, l'œuvre s'adresse aussi bien à son public immédiat qu'aux œuvres existantes ou à venir. En assumant le point de vue de l'auteur, Bollack (2000 : 113) reproche à Jauss que dans sa logique « l'auteur n'est jamais capable de lire son propre livre, étant lui-même dépassé par l'évolution que son texte a déclenchée. Il n'y a donc pas d'écriture dans le sens d'une inscription irréductible [...] L'auteur cesse d'être l'auteur ». Il est dépassé, voire effacé, par les lectures ultérieures qui contribuent au développement du sens de son œuvre, en mettant en question son statut.

L'herméneutique critique s'oppose à toute tentative de clarifier le sens du texte à traduire. Elle ne cherche ni la compréhension univoque, ni l'explicitation de l'implicite, ni l'élucidation de l'opaque. Elle ne procure pas l'illusion que l'ambiguïté peut être dissipée, que l'incompréhensible peut être compris. Au contraire, selon Bollack, la traduction devrait conserver l'explicite dans l'original ; garder ses omissions, incertitudes, inexactitudes ; transmettre « intacte » toute sa richesse nuancée. Bref, elle devrait préserver l'*obscuritas* recherchée par l'auteur (Bollack, 1997 : 305-307).

4. La reconstitution traductive

Pour maintenir l'obscurité signifiante, le traducteur est censé faire le tri des significations possibles du texte à partir du contexte de sa production et des implications sémantiques voulues par son auteur, en tenant compte de l'évolution du sens, et sans se laisser influencer excessivement par son propre horizon d'attente :

[...] il n'est pas concevable que la polysémie échappe au projet, parce que le projet l'inclut et la tient. Toutes les variantes du désir interprétatif qui ne se placent pas sur cet axe qu'est le projet, historiquement situable, encore que situé par l'interprétation seulement, sortent des limites sévères de la philologie et de l'herméneutique. L'œuvre est inépuisable, mais suivant elle-même seulement, selon son autonomie (Bollack, 1997 : 102).

Bollack ne croit pas que la polysémie soit voulue par l'auteur. En tant que trait distinctif de la langue, la polysémie précède l'écriture. L'écrivain puise dans la multiplicité sémantique de sa langue. Sa préférence pour une signification aux dépens des autres est déterminée par le sens qu'il veut conférer à son œuvre. Cette décision définitive se transforme en intention : « L'auteur tranche, il interprète les associations, mais il y a dans l'écriture quelque chose qui toujours échappe, non qu'il y ait une

nécessité ontologique du non-dit, mais parce que le réseau que l'écriture explore est inépuisable » (Bollack, 2000 : 106). L'impossibilité d'une maîtrise totale de la polysémie du texte qui en « fait usage » (Bollack, 2000 : 21) met à l'épreuve le traducteur qui se heurte à l'exigence de discerner la polysémie voulue par l'auteur de la polysémie contingente ou résiduelle. Par ailleurs, ce qui échappe à l'écrivain évoque son identification impossible avec l'œuvre dont la signification va au-delà de l'*intentio auctoris* aussi explicite soit-elle. Or, la délimitation compliquée des intentions de l'auteur et de l'œuvre n'indique pas une surestimation excessive de l'intention du lecteur, vu l'inépuisable réseau d'interprétations déclenchées par le texte (Eco, 2001 : 6). Les problèmes de l'expression linguistique étant à la fois des problèmes de compréhension, la différence entre la langue du texte et la langue de l'interprète, c'est-à-dire l'écart qui les sépare, acquiert une importance capitale. D'autant plus qu'il reste difficile à surmonter son horizon d'attente, sa dépendance de la propre tradition et son conditionnement par le contexte historique.

Bollack ne pense pas pour autant que les divergences entre l'auteur et le lecteur soient infranchissables. Comme déjà noté, la confrontation de l'interprétation de celui-ci avec les interprétations des lecteurs avisés appartenant à d'autres traditions, y compris celle du texte original (Bollack, 2000 : 22-23), offre un moyen pour réduire la distance historique et la dissemblance des traditions. Le travail de l'interprétation peut être facilité si l'on arrive à repérer l'écart entre ce qui est fixé dans le texte et ce qui est dit à son sujet. La lecture du texte-source ne dissocie pas le travail de traduction du travail d'interprétation. Par conséquent, elle agit toujours à deux niveaux : celui de la traduction et celui de l'interprétation. Elle requiert en même temps une historisation qui, sans se détacher du moment de la création de l'œuvre, concourt à l'observation simultanée de ses perceptions historiques et de ses représentations contemporaines. L'historisation radicale du sens du texte s'instaure alors comme condition de son interprétation.

Le sens originnaire peut être clarifié par un travail philologique assidu de reconstitution et d'interprétation. Sa compréhension suppose l'application du cercle herméneutique : elle résulte de la combinaison habile des éléments de l'œuvre au bout d'une vérification patiente de chaque hypothèse admise par elle-même, même celle qui est liée aux détails les plus insignifiants. Cela implique persévérance et constance, diverses lectures et comparaisons de traductions existantes en plusieurs langues. Et explique pourquoi les membres du Centre de recherches philologiques consacrent de nombreuses années à la traduction d'un fragment, dont ils proposent parfois jusqu'à une quinzaine de variantes dans leurs commentaires :

Jean Bollack cherche, en effet, à s'écarter de toute conception déductive de l'interprétation, à savoir de l'idée que le sens d'un texte particulier serait l'expression plus ou moins médiatisée des possibilités sémantiques qu'offre une distance extérieure,

posée comme donnée non problématique et originaire (Judet de la Combe, 2003 : 319-320).

Convaincu que l'individuation de ce qui est bien connu est superflue, il se méfie des lectures qui semblent conduire directement au sens auquel il cherche à parvenir à travers des éléments de prime abord inconsistants. L'objectif fondamental serait de vaincre les résistances du texte, en faisant face aux obstacles qui empêchent d'accéder à son sens sans recourir à des explicitations. La finalité du travail herméneutique, qui consiste à « conduire le lecteur à ce point où se pose la question du sens du sens » (Bollack, 2006 : 54), est atteinte par le dialogue herméneutique entre le texte et le traducteur. Le déchiffrement du sens, dont la traduction première a déjà été réalisée par l'interprétation qui n'arrive pas à épuiser tout le réseau de significations tissées par la langue, n'exclut pas son dépassement. Il peut conduire à la modification de l'horizon d'attente du traducteur, au changement de son attitude envers le texte, à l'invalidation des hypothèses préliminaires, conditionnées par la tradition. Parce que, bien qu'il appartienne à une tradition, tout texte reste singulier, unique, inimitable. Tout texte utilise les mots de la langue à sa manière, en mettant en valeur certaines de leurs significations et en refoulant d'autres : « La pensée passe par le mot (par la "langue qui parle" en lui, le vocable), par le creux de sa littéralisation, hors syntaxe, hors l'*arrangement*, qui pourtant fait le sens dans l'interprétation des signes d'un réseau » (Bollack, 1992 : 40).

L'œuvre à traduire reflète donc le moment du surgissement, de l'inscription et de la fixation du sens dans la langue. La traduction, quant à elle, se révèle un moyen adéquat pour découvrir son sens, dans la mesure où elle « concerne d'abord le *texte* de départ dans sa différence, peut-être sa non-traductibilité, et en deuxième temps, la *langue* d'arrivée, à savoir les conditions d'y introduire ce qui ne peut pas y être facilement dit » (Bollack, 1992 : 41). Grâce à la traduction, le texte-source continue à vivre, pour reprendre les propos de Walter Benjamin, à être interprété, reformulé, renouvelé : il trouve son équivalent, c'est-à-dire il se présente comme un autre, en fonction du moment de sa traduction et son insertion dans le « parcours herméneutique » (Steiner, 1978 : 277-381). Et si l'on veut démontrer la relevance de l'œuvre, on ne peut pas se contenter de dire dans la langue-cible ce que dit la langue-source, mais on doit penser « aux équivalents qui existent et aux équivalents qu'on peut inventer entre l'écart et la fidélité, selon les textes, entre l'exotisme et le domestique, dans le cadre de références culturelles qui ne sont plus qu'à moitié familières au lecteur actuel » (Bollack, 1992 : 42). La tâche du traducteur implique sa capacité à concevoir et à surmonter la distance qui sépare l'œuvre et sa traduction. Ce n'est qu'ainsi qu'il pourra reconstituer l'original de façon adéquate, autrement dit parcourir le chemin de l'herméneutique de l'œuvre à l'herméneutique de la traduction. Les imperfections de cette dernière découleraient, en fait, des questions herméneutiques non résolues, du parcours herméneutique inachevé.

A partir du présupposé que le traducteur est censé transmettre le sens du texte-source dans sa propre langue, en maintenant son étrangeté, Jean Bollack ne ménage pas ses éloges à l'égard de la restitution exemplaire du texte-source dans la langue-cible, accomplie dans le brouillon de traduction de Paul Celan du quatrain introductif de « Chanson complète » de Paul Éluard :

Trois chevaux aigus
Sauf vers le nord
Trois routes perdues
Sauf vers l'aurore (Éluard, 1968 : 865)

Drei scharfe Rappen
Ausser gen Norden
Drei Strassen verloren
Ausser gen Morgen (trad. de Celan)

La version de Celan se rapproche remarquablement des vers d'Éluard, tant au niveau formel et rythmique qu'au niveau du contenu. Le lien entre le poème et la réalité « externe » est plutôt reconstitué que reproduit. Apparemment, le poète-traducteur réussit à rétablir le sens à travers la transposition guidée par une retraduction « interne ». Sa méthode consiste, en premier lieu, à démembrer le quatrain en des unités les plus petites possibles pour les articuler, en second lieu, dans sa langue. De cette façon le sens est préservé malgré la distance, cette fois-ci linguistique et non plus historique, entre l'auteur et le traducteur, entre la langue-source et la langue-cible. Et le problème de la référence « trouve sa solution esthétique dans le double mouvement d'une reconstitution et d'un dépassement, qui se croisent et se chassent » (Bollack, 1997 : 352).

La traduction « interprétante » de Celan « s'appuie et se libère » (Bollack, 1992 : 46) de l'original. Elle actualise le poème dans une « reconversion » qui possède toutes les qualités esthétiques d'un poème affirmé dans « son altérité, doublement situé, face au texte traduit, laissé en place et devenu lui-même autre devant la réfection, qui l'interprète par sa différence, et face aux principes esthétiques de la restructuration, auxquels le traducteur s'est soumis en traduisant » (Bollack, 1992 : 46). Elle fait preuve du critère établi par Bollack pour une bonne traduction : « le mouvement interprétatif qui s'est déposé dans le texte » (Bollack, 2000 : 114).

5. Conclusion

L'herméneutique critique fait fusionner, d'une part, l'herméneutique comme technique de compréhension des textes, instaurée par Friedrich Schleiermacher, et la critique qui s'interroge sur la relation entre le texte et le contexte (Judet de la Combe, 2003 : 318) ; et d'autre part, l'herméneutique de la lecture et de la traduction, l'interprétation philologique et philosophique. Doublement critique par rapport à l'œuvre interprétée et par rapport aux interprétations précédentes de cette œuvre, elle

permet de faire sortir la traduction des antinomies traditionnelles afin de la focaliser sur la recherche du sens, la vision du monde et le rapport avec l'étranger. En résumé, Jean Bollack considère la traduction comme une expérience dialogique, fondée sur la compréhension de l'autre et le respect de sa pensée, et l'herméneutique comme l'art de la mise à distance.

Pour accéder au sens de l'œuvre, le lecteur doit entreprendre un dialogue avec elle et, à partir de ses propres histoire, expérience, horizon d'attente et, en tenant compte de ses autres interprétations, conditionnées par d'autres horizons culturels, essayer de se rapprocher autant que possible de son sens originaire. Dans cette perspective, le lecteur privilégié d'un texte est le dernier parce qu'il peut bénéficier de toutes les lectures antérieures. Il ne faut pas oublier toutefois que le texte qu'on traduit pour comprendre s'interprète lui-même, en s'écrivant. Le traducteur compétent doit déchiffrer notamment cette première lecture effectuée par le texte, en se servant de toutes ses lectures ultérieures. Le sens serait alors une sorte d'interprétation des interprétations. Ainsi,

(1.) Ou bien l'on interprète *avant*. On traduit un sens déjà trouvé, circonscrit hors traduction.

(2.) Ou bien l'on interprète en traduisant, *un moyen* de la traduction. On risque de perdre le sens, pour trouver autre chose (on ne sait pas quoi).

(3.) Ou bien on montre au moyen d'une interprétation nouvelle que l'on interprète, ou que l'on n'interprète pas, et que la traduction fait autre chose que le texte.

(3.) apporte la démonstration de (2.), par le passage à la limite. La différence radicale s'affirme contre l'altération (Bollack, 1992 : 46).

Les étapes successives de la *méthode Bollack* peuvent être synthétisées comme il suit : retour à l'origine ; maintien de l'obscurité signifiante de l'original ; historisation radicale ; ouverture de l'ancien vers l'actuel ; renouvellement de l'œuvre par la traduction. Mais elle présente néanmoins deux moments équivoques : Peut-on avoir la certitude que la version retenue par le traducteur parmi toutes les hypothèses interprétatives soit la bonne ? Ou que l'ambiguïté du texte-source soit vraiment recherchée par son auteur ?

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BERGSON, Henri (1959) : *Œuvres. Édition du Centenaire*. Paris, PUF.

BOLLACK, Jean (1992) : « Arrêt sur le sens ». *L'âne*, 50, 40-46.

BOLLACK, Jean (1995) : *La naissance d'Edipe*. Paris, Gallimard (collection « Tel »).

- BOLLACK, Jean (1997) : *La Grèce de personne. Les mots sous le mythe*. Paris, Le Seuil (coll. « L'ordre philosophique »).
- BOLLACK, Jean (2000) : *Sens contre sens. Comment lit-on ?* Genouilleux, Éditions La passe du vent.
- BOLLACK, Jean (2006) : *Parménide. De l'étant au monde*. Lagrasse, Verdier (coll. « Verdier poche »).
- DARRAS-WORMS, Anne-Lise (2008) : « Action et contemplation : quelques remarques à propos du traité 30 (III, 8) des "Ennéades" de Plotin », in *Colloque international Bergson, Sarailiev et le pragmatisme*, Sofia, Nouvelle université bulgare.
- ECO, Umberto (2001) : *Experiences in Translation*. Toronto, University of Toronto Press.
- ÉLUARD, Paul (1968) : *Œuvres complètes*, t. I. Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade).
- GADAMER, Hans-Georg (1976) : *Vérité et méthode. Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*. Traduit de l'allemand par Etienne Sacre. Paris, Le Seuil (coll. « L'Ordre philosophique »).
- JAUSS, Hans Robert (1978) : *Pour une esthétique de la réception*. Traduit de l'allemand par Claude Maillard. Paris, Gallimard (coll. « Bibliothèque des Idées »).
- JUDET DE LA COMBE, Pierre (2003) : « Interprétation et poésie critique ». *Critique : L'art de lire de Jean Bollack*, 672, 317-331.
- PLOTIN (sd) : *Traité 30, ΠΕΡΙ ΘΕΩΡΙΑΣ*, III, 8.
- PLOTIN (1954) : *Ennéades*, VI, 2^{ème} partie Texte établi et traduit par Émile Bréhier. Paris, Les Belles Lettres.
- RICCEUR, Paul (1969) : *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*. Paris, Le Seuil (coll. « L'ordre philosophique »).
- SCHLEIERMACHER, Friedrich (1999) : *Des différentes méthodes du traduire et autre texte*. Traduit de l'allemand par Antoine Berman et Christian Berner. Paris, Le Seuil (coll. « Points essais »).
- STEINER, Georges (1978) : *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*. Traduit de l'anglais par Lucienne Lotringer. Paris, Albin Michel.